

vait Louis XIV, et comme il l'avait faite, suprême, souveraine, absolue, mais non pas arbitraire; il le déclare, et n'a écrit son livre que pour opposer à ses excès les seules limites qu'elle lui paraisse pouvoir souffrir dans son libre exercice, la considération des commandements, la crainte des jugements de Dieu, ces droits sacrés, qu'il a lui-même établis, et qu'il n'est pas donné aux triomphes passagers de la violence de prescrire et d'annuler. Il peut nous paraître aujourd'hui que sa doctrine ne protège pas assez les sujets contre le souverain, et le souverain contre lui-même; mais certes elle n'a rien de servile et de lâche, et le langage qui l'exprime est ici, comme partout, aussi fier qu'il est respectueux. Humble serviteur, il emprunte, pour faire la leçon aux rois, l'autorité et les paroles de celui par qui ils règnent. Tout son ouvrage n'est qu'un long extrait des Écritures, une suite de citations. Il les enchaîne, selon sa coutume, dans cet ordre historique, où paraît la constance d'une même doctrine; et il les traduit avec une majesté de style, un éclat d'imagination, qui se communique à ses propres pensées, et ne permet pas toujours de distinguer des textes sacrés leur sublime commentaire.

Ainsi conspirent ensemble à former l'héritier du trône la philosophie et la religion. Mais qui s'unit à elles, pour lui apprendre la science de la vie et du gouvernement? C'est l'histoire, cette conseillère, cette maîtresse des rois. Les annales de toutes les nations se succèdent sous les yeux du jeune prince, débarrassées par une patiente recherche, une judicieuse critique, de tous les faits oiseux et obscurs qui les surchargent; réduites au vrai et à l'utile, à ce passé toujours vivant par l'éternelle foi des témoignages qui l'attestent, l'éternelle autorité des leçons qu'il renferme. La France surtout se montre à lui, au milieu de l'univers, avec la longue succession de ses rois, le cours changeant, mais jamais arrêté, de sa fortune, le mélange de vertus et de crimes, d'utiles conseils et de téméraire conduite, de prospérités et de revers, d'où elle est enfin sortie si forte et si brillante. Présentés chaque jour par Bossuet, ces tableaux sont aussitôt reproduits par son élève, qui en fait la matière de ses exercices littéraires, et qui, déjà familier avec l'histoire des autres peuples, devient encore l'historien du peuple qu'il doit un jour conduire.

Que manque-t-il à des enseignements si nombreux et si complets, sinon un enseignement plus général et plus haut, qui permette d'en saisir les rapports et l'ensemble? Bossuet l'a compris; et de tous ces récits particuliers il compose un seul récit, où se développera, à travers la multitude et la variété des événements, le cours entier des destinées humaines, l'histoire universelle. Ainsi, des ruisseaux et des rivières dont les eaux se confondent, se forment les grands fleuves, qui de tous les points de la terre vont se perdre dans l'Océan.

Il s'en faut de quelque chose que cette image exprime fidèlement et l'infinie multiplicité des détails qui remplissent les *Discours sur l'Histoire*

universelle, et l'immense compréhension de la pensée qui les embrasse. On n'y voit pas dans quel étroit espace tant d'objets sont contenus. Or, s'il est vrai, comme Bossuet l'a dit quelque part, que *l'effet d'un art consommé soit de réduire en petit tout un grand ouvrage*, jamais sans doute il ne s'est montré lui-même un plus excellent ouvrier. Il a mis dans bien peu de pages tous ses travaux, toutes ses méditations, les effets les plus divers de son éloquence. Après avoir considéré à part chacun des mérites qu'il offre à notre admiration, nous pouvons les contempler tous à la fois dans cette étonnante production, qui est comme un abrégé de son génie.

Là est cette théologie à laquelle se représente toute la suite de la religion, depuis les premiers jours du monde jusqu'aux temps les plus modernes, et l'ancienne loi et la nouvelle, et la tradition de l'Église, avec l'inconstance des hérésies et des sectes que sa doctrine a traversées. Là aussi est cette science des affaires humaines, qui pénètre dans leurs causes profondes, et découvre un enchaînement nécessaire où l'on ne voyait que les jeux du hasard. Nous y admirons de nouveau avec quelle force d'esprit il rapproche ces deux ordres de choses, unit dans ses conceptions le monde de la religion et le monde de la politique, qui composent l'univers; comment, transportant dans l'histoire la gravité et l'élevation de ses idées, il l'agrandit à la fois et par la profondeur de la spéculation philosophique, et par cette hauteur divine que, dans les compositions profanes, le merveilleux ajoute à l'épopée. Enfin c'est toujours cette même parole qui tantôt plane avec majesté sur les passions et les intérêts de l'homme, tantôt se mêle à leur tumulte; qui, tour à tour calme et vive, émue d'admiration et de pitié, ou animée d'un dédain sublime, semble être tout ensemble de la terre et du ciel.

On a souvent nommé Bossuet l'historien, l'interprète, le confident de la Providence. Et en effet, ces magnifiques expressions se présentent d'abord pour désigner la manière étrange et nouvelle dont il raconte les choses humaines. Il en parle avec une simplicité familière, comme fait à ce grand spectacle, et dans le secret de ce qui le produit. On dirait véritablement que, du sein des conseils suprêmes, il aperçoit tous les lieux et tous les temps rassemblés sous son regard. Avec quelle rapidité il les parcourt! L'espace se resserre, les années se pressent, les siècles passent comme des instants, et viennent s'enfermer dans l'énergique brièveté de son expression, dans des mots spacieux, qui les comprennent tout entiers. De la hauteur où il s'est placé, quelques hommes à peine attirent son attention: ce sont les peuples, les empires eux-mêmes, qu'il voit *marcher, courir, chanceler, tomber les uns sur les autres, mourir* enfin, comme des hommes. Voilà les véritables héros de ce grand drame auquel il nous fait assister avec lui; il nous les montre qui, par la diversité de leurs génies et de leurs caractères, travaillent tous ensemble avec

ardeur à une œuvre inconnue, aveugles et fragiles instruments que brise la main qui les conduit. C'est Dieu qui les pousse, qui les élève, qui les précipite; qui, par toutes les révolutions de la terre, établit et perpétue l'empire de sa loi immortelle. Ces agitations passagères vont se perdre dans le cours toujours égal de la religion, seule immuable au milieu de tant de vicissitudes, et qui s'affermir de chaque secousse qui ébranle le monde.

Il s'est trouvé des critiques qui, effaçant de ce tableau ce qui en fait la grandeur, la religion qui le remplit, n'y laissant que l'homme avec ses intérêts mortels, se sont étonnés après cela d'y voir toutes les nations liées au sort d'une nation ignorée, et ont reproché à Bossuet d'avoir, par cet étroit système, qu'ils substituaient à son vaste plan, rapetissé l'univers. On s'est plaint qu'il ait omis des empires, considérables, il est vrai, par la durée, par le territoire, mais isolés du reste du monde, séparés du mouvement général, peu connus d'ailleurs de son temps, comme du temps de ses censeurs, et qu'il a pu négliger, sans que l'on doive pour cela refuser à son Histoire le titre d'*universelle*. Ce n'est pas parce qu'elle dit tout, qu'une histoire mérite d'être ainsi appelée, mais parce qu'elle comprend, dans son dessein, même ce qu'elle ne dit pas. En ce sens, celle de Bossuet est complète, malgré les détails qui y manquent, et quoique son auteur ne l'ait pas achevée. Nous y replaçons par la pensée les événements qu'il n'a pas eu le temps de décrire, ceux même qui ont paru après lui dans le monde, et que, par la vertu prophétique de ses paroles, il semble avoir racontés d'avance. Il lui est arrivé la même chose qu'à ce poète dont il aimait, dit-on, à s'inspirer. En présence des grandes catastrophes, les anciens invoquaient le souvenir d'Homère, comme si ses vers eussent été la seule expression qui pût alors répondre à leurs pensées. De même aussi, quand on a vu tomber les trônes et s'érouler les empires, on a rappelé Bossuet à ces spectacles, comme l'éternel témoin, l'*universel* historien de tout ce qui se fait de grand sur la terre.

Nous avons, bien longuement peut-être, et toutefois brièvement que ne le voudrait un sujet si étendu, montré tour à tour dans Bossuet le théologien, l'orateur, le philosophe, l'historien, *l'homme de toutes les sciences et de tous les talents*, ainsi qu'on l'a pu nommer, sans exagération, du haut de la chaire de vérité¹. Mais ce que nous n'avons pu dire assez, c'est que tous ces caractères se trouvèrent constamment mêlés dans l'unité de son génie et le mouvement de son zèle. Le discours est moins puissant que ne l'étaient une si forte intelligence, une religion si active; ce qu'elles embrassaient, dans leurs vastes efforts, de soins et de travaux divers, il lui est difficile de le rassembler sous un même aspect.

On le sait: cet homme, dont l'Église universelle semblait remplir la pensée, trouvait encore de la place pour tous les devoirs du ministère sacré, toutes les fonctions du gouvernement épiscopal,

pour tant d'occupations de tout genre que lui imposaient et la confiance générale et le dévouement de sa charité. Réclamé de tous, il se donnait à tous, au public et aux particuliers, comme un bien dont chacun pouvait prétendre sa part, et qu'il était seulement chargé de distribuer et de répandre. Prédications saintes, instructions et controverses théologiques, conférences et directions spirituelles, entretiens religieux, pieuses correspondances, rien ne lui était étranger, et il savait suffire à tout en même temps. On le voyait commencer incessamment de nouveaux ouvrages, qu'il interrompait et reprenait, selon les nécessités pressantes de la religion et de l'Église, sans chagrin, sans dégoût, indifférent à la fortune et à la renommée, ne songeant point à son avenir en ce monde, et bornant toute son ambition à remplir de son mieux cette tâche de chaque jour que Dieu lui envoyait. Ce n'est pas un des moindres traits de son éloge, que cette ardeur désintéressée qui, le menant sans cesse d'un travail à l'autre, et le plus souvent les lui faisant conduire de front, donna au cours de sa vie quelque chose de si tumultueux et de si confus. Obligés d'y introduire une suite plus régulière, nous ne pouvons nous dissimuler à nous-mêmes, et nous ne voulons pas cacher aux autres, que nous lui avons par là retiré un de ses caractères les plus frappants. Lorsque la science humaine décompose la création pour en pénétrer le secret, lorsqu'elle la fait entrer dans ses classifications et dans ses systèmes, sans doute elle la rend plus accessible à la faiblesse de nos conceptions; mais l'imagination regrette, dans ce tableau symétrique, où l'œuvre de Dieu est ramenée aux proportions de notre intelligence, et refaite, pour ainsi dire, à notre image, l'étendue infinie, la diversité, le désordre, la majestueuse obscurité du dessein original.

On se demande comment Bossuet eut de quoi satisfaire à ce continuel et laborieux emploi de ses facultés. C'est qu'elles étaient immenses, c'est qu'un exercice de tous les moments ne cessait d'y ajouter. Bossuet ne connut point les vains plaisirs, les soins frivoles, qui emportent nos heures et nos jours, cette vie tout extérieure qu'il appelait *une vie morte*. Il lui fut toujours impossible de s'y arrêter, lors même que, dans sa vieillesse, la maladie lui eut rendu le repos et la distraction nécessaires. «... Je le sens bien, disait-il alors, je payerai cher la vie sérieuse que j'ai menée; je n'ai jamais pu et ne pourrai jamais m'amuser de tout ce qui remplit ordinairement la vie de la plupart des hommes.... »¹. Et en effet ses délassements étaient encore de graves et sévères occupations; l'étude le poursuivait jusque dans son sommeil, dont elle abrégait le cours. Forcé d'accorder quelque chose aux bienséances du monde, il avait peine à scuffrir le vide et le désœuvrement de son commerce; il portait dans la foule la solitude d'un esprit toujours livré à ses spé-

¹ Voyez l'*Histoire* du cardinal de Bausset, liv. XIII, t. IV, pag. 284.

² Massillon, *Oraison funèbre de Mgr. Louis, dauphin*.

lations; renfermée en elle-même, sa pensée habitait un sanctuaire que ne troublaient ni le bruit ni l'agitation du dehors. C'est de ce recueillement profond, de cette méditation, de cette prière sans fin, qu'il sortait tout à coup, à l'appel de la religion, avec ces forces toujours nouvelles que nous avons peine à concevoir.

Heureux celui qui, regardant en arrière, peut s'arrêter avec confiance sur ses anciens engagements, sans crainte d'y trouver sa condamnation! Bossuet eut ce bonheur; mais, disons-le à sa gloire, il ne l'eut pas sans ces scrupules délicats qui troublent quelquefois la vertu et la font douter d'elle-même. Il s'était prescrit de tels devoirs, que jamais il ne put croire sa tâche accomplie. Après des travaux si nombreux qu'on ne peut les compter, il lui semblait encore qu'il avait fait trop peu. Quel spectacle touchant il nous offre, lorsque, parvenu au terme de sa carrière, épuisé de fatigues et d'infirmités, il monte pour la dernière fois dans sa chaire épiscopale, ou siège dans son dernier synode avec les coopérateurs de son ministère! Il rassemble dans ces instructions, qu'il ne renouvellera plus, et qui sont comme le testament de sa charité mourante, toutes les vérités dont il a si assidûment entretenu ses auditeurs; il les conjure avec larmes de les garder, de les pratiquer, de les rendre fécondes par leur conduite; de racheter ainsi ce qui a pu manquer au zèle de leur interprète: et en même temps il découvre sa tête blanchie; il parle du jugement de Dieu, où il va comparaître; il semble préparer le compte qu'il lui faudra rendre de cette parole qui a été mise en sa bouche pour le salut de ses frères. Cependant le moment fatal approche; ses forces tombent, mais non son ardeur; la maladie n'a pas d'heures oisives pour cet esprit qui résiste à la décadence du corps: au milieu des douleurs ou des faiblesses de sa lente agonie, il touche encore d'une main défaillante tant de grands ouvrages qu'il a laissés imparfaits; il rappelle sa pensée qui s'égare et se trouble; soldat infatigable de la religion, il veut qu'elle ait son dernier soupir, et combat encore pour elle des restes de son courage expirant. Ainsi s'achève cette vie pleine d'œuvres comme de jours, et dont l'éternité, qui en était le seul objet, devait aussi être le seul repos.

Bossuet, si grand par la vertu, par le génie, fut simple par le caractère. Donnons-lui encore cette louange, qu'on n'a pu lui refuser sans injustice. En vain l'éclat de ses travaux, la sublimité de ses talents, lui avaient fait une place à part du reste des hommes; il se plut à se confondre avec eux par la pratique scrupuleuse des devoirs les plus ordinaires, par la facilité et la douceur de son commerce.

Nous aimerions à retracer cette scène familière de sa vie, à le montrer dans cet intérieur, où le grand homme ne voulait plus être qu'un homme

¹ Voyez l'*Histoire* du cardinal de Bausset, liv. VII, t. II, pag. 264, et liv. XIII, t. IV, pag. 353.

qui se reposait de l'admiration publique par la secrète douceur des affections privées. On le verrait au milieu des Pellisson et des la Bruyère, des Fleury et des Fénelon, des Mabillon et des Santeuil, de ce nombreux et illustre cortège d'amis, dont il marchait toujours entouré. On le suivrait avec eux à Meaux et à Germigny, sous les glorieux ombrages de Chantilly et de Saint-Germain, parmi les pompes et le tumulte de Versailles, dans cette allée que les courtisans avaient abandonnée aux promenades d'une si grave compagnie, et qu'ils nommaient *l'allée des philosophes*.

Mais qui se flatterait de faire revivre dans ses tableaux tous ces sages, ces savants, ces docteurs, ce concile, comme on disait alors? qui répéterait leurs entretiens, dignes de Tusculum et de l'Académie? Comment se représenter Bossuet dans toute la négligence de la grandeur, tout l'abandon de l'amitié, parlant d'histoire et de politique, de morale et de religion; jetant en foule ces traits hardis, ces idées frappantes, que n'avaient pas épuisés ses ouvrages; passant, pour se distraire de ses spéculations habituelles et égayer sa pensée par quelque souvenir de jeunesse, à des questions de littérature et de critique profanes; jugeant les modernes avec goût et avec franchise; louant les anciens avec enthousiasme; ne pouvant se lasser de parler, à des auditeurs qui ne se lassaient point de l'entendre, de la sublimité d'Homère et de la douceur de Virgile?

Si, dans ces épanchements d'une confiance intime, sa supériorité se trahissait encore, c'était malgré lui et à son insu. Il n'avait pas cette fausse modestie du monde, où l'on ne se cache guère que pour se montrer; la sienne était sincère et sérieuse. La considération toujours présente de nos imperfections et de nos faiblesses le défendait contre les séductions de la vanité et de l'orgueil. La vanité, l'orgueil, sa grande âme ne les connut jamais; jamais elle ne daigna songer aux récompenses d'une ambition vulgaire; la gloire même lui parut un prix peu digne de ses efforts. Qu'on ne le regarde pas comme un auteur qui travaille à se faire un nom. Voyez comme il néglige, comme il oublie ses plus beaux ouvrages, quand l'intérêt de la religion ne le sollicite pas à les produire! La plupart ne seront connus que de la postérité: c'est soixante ans après sa mort qu'on retrouvera par hasard, dans la poudre, dans les ténèbres d'un cabinet, dans tout le désordre où les a laissés une composition précipitée, ces *Sermons*, ces *Panegyriques*, qui ont annoncé au monde le premier des orateurs. Ces *Oraisons funèbres* elles-mêmes, immortels monuments de l'éloquence humaine, il ne les a publiées qu'à regret, par déférence pour d'augustes prières: c'étaient, pensait-il, d'inutiles paroles que devait emporter la circonstance, une décoration d'un jour, dressée pour une cérémonie publique, et qui disparaît avec elle.

Mais peut-être cette indifférence se démentira-

¹ Journal inédit de l'abbé Le Dieu, secrétaire de Bossuet.

t-elle dans le cours de sa longue vie; peut-être, à ses derniers moments, accordera-t-il un regard à son génie qui va s'éteindre, à cette grandeur mortelle qui lui échappe. Chrétiens, venez voir mourir celui qui a raconté tant de trépas chrétiens; ce sera sa dernière, sa plus éloquente leçon. Du sein de cette langueur, de cet accablement où s'engourdissent déjà ses sens et sa pensée, il croit distinguer le mot de gloire, murmuré à son oreille par un de ses serviteurs. Il se ranime aussitôt, il se relève; il retrouve un reste de forces pour s'écrier: « Cessez, cessez ces discours, et demandez à Dieu pour moi pardon de mes péchés! » Ainsi donc le senti-

ment de l'humaine infirmité, voilà tout ce que Bossuet emporte du monde, où il laisse une telle mémoire.

A cette expression sublime de son humilité, l'admiration demeura interdite et muette: elle se tut devant son lit de mort, mais elle parla sur sa tombe, et y commença un éloge qui n'aura point de fin. Jamais le nom de Bossuet ne cessera de retentir dans la bouche des hommes: c'est un des plus grands qu'ils répètent, et le concert de leurs acclamations est si éclatant, qu'on ne peut se promettre, en y mêlant sa faible voix, d'en augmenter le bruit.

